

“C’EST UN TRUC COMPLÈTEMENT BRÉSILIEN, L’ACTEUR-RÉSEAU”.

Entretien avec Bruno Latour¹

André Lemos (AL) - Lors de votre conférence au colloque international “La vie secrète des objets”², à Salvador, deux phrases ont retenu mon attention : 1. “L’objectivité n’est pas une question d’épistémologie, mais de survie” ; 2. “Nous sommes passé de l’univers infini au cosmos clos”, renversant Koyré³. Pourriez-vous nous expliquer cela ?

Bruno Latour (BL) - La question de la science a toujours été rattachée à une question épistémologique, comme si le problème le plus important c’était de savoir ce qu’on peut connaître ou pas. La question de l’objectivité a été prise dans la querelle entre le réaliste et le relativiste. Cela correspond à un certain état des connaissances autour de questions de philosophie des sciences. Alors que maintenant, à cause de l’extension des controverses, d’ailleurs, du fait que les objets ne sont plus des “matters of fact”, mais des imbroglios, des gambiarras⁴ dans lesquels il y a à la fois des incertitudes sur les sciences, sur le technique, sur le politique, sur le droit, etc., la question de retrouver la définition de l’objectivité n’est plus associée à une philosophie des sciences. La question du relativisme, la question de savoir si on peut savoir exactement, c’est important, mais ce n’est pas si important que ça. Par contre, la question de l’objectivité sur la contrainte des controverses devient une question très délicate. C’est pour cela que j’ai simplifié un peu en disant qu’on est passé d’une question épistémologique à une question de survie. C’était pour bien marquer le glissement. Je pense que c’est important à faire comprendre, parce que sans cela on reste toujours dans l’idée que la seule vertu intéressante dans la science, c’est la question de la connaissance. Or, la question de la connaissance est importante, mais on l’a, la connaissance, on sait faire, on sait obtenir

1 Entretien réalisé le 08 Aout 2012 à Salvador de Bahia, Brésil, par André Lemos, avec la participation d’André Holanda. André Lemos est professeur associé à la Faculté de Communication de l’Université Fédérale de Bahia (<http://andrelemos.info>). André Holanda est étudiant en doctorat à la Faculté de Communication de l’Université Fédérale de Bahia.

2 Voir le site web - <http://avidasecretadosobjetos.wordpress.com>

3 Koyré, A. Du monde clos à l’univers infini. Paris, Gallimard, 2003.

4 Gambiarra c’est un mot qui en brésilien signifie une chose composée par d’autres ou qui a été fait en détournant son usage dit normale. C’est quelque chose fait à l’improvise, pour résoudre des problèmes immédiats ou pour faire des détour (souvent illégaux) sur les infrastructure ou d’autres objets. La gambiarra est une appropriation sociale des objets technique très populaire au Brésil. Voir: <http://pt.wikipedia.org/wiki/Gambiarra>

des certitudes. Ce n'est pas ça le problème important. Le problème c'est ensuite de trouver l'accord, et de continuer. Donc la notion de fait indiscutable est moins intéressante que: "Comment est-ce qu'on obtient, par discussion, de l'accord sur les "matters of concern" en situation de tension extrême due à l'extension de controverses". Donc, c'est un peu le premier point. La deuxième phrase...

AL - Passer de l'univers infini au cosmos clos.

BL - Oui, c'est un problème. Je ne sais pas si j'ai raison, mais c'est un sentiment un peu lié au travail de (Peter) Sloterdijk. Dans la définition ancienne, on était dans un cosmos clos. Pas tous, d'ailleurs. Pour beaucoup de civilisations, cela n'était pas si clos que ça (les Indiens, je parle des habitants de l'Inde, avaient des univers infinis, beaucoup plus larges que le nôtre). Les Européens avaient un espace clos qui a évidemment explosé. On disait qu'on est passé "du cosmos clos à l'univers infini". Dans cette situation de l'univers infini (celle qu'on a connue jusqu'à la fin de la modernisation, à la fin du siècle dernier), en gros, d'ici au Big Bang c'était la nature infinie: le même l'univers: le bâtiment qui est ici, les étoiles les plus lointaines faisaient partie d'une unité de ce même univers. Donc cela posait des problèmes de valeur. On ne savait plus où on était: sur le pathos de Pascal, le pathos de Kant, le pathos de Freud, etc. - on est dans un univers infini, on ne sait pas notre place. Et, très rapidement depuis la fin des années 80 du siècle précédent, avec la découverte de la Terre comme limite, on est revenu à l'idée qu'on était dans un cosmos, mais on n'a pas la cosmologie correspondante, c'est-à-dire l'ordre qui allait avec l'idée de cosmos, on est seulement dans une ère de limite et de désordre...

AL - Ici la pensée de Michel Serres est très importante...

BL - Oui, c'est ce que disait Serres, d'ailleurs, dans "Le Contrat Naturel". Cela ne veut pas dire qu'on revient au cosmos ancien, parce qu'il n'est pas du tout ordonné. Donc, on a l'impression d'être à nouveau dans un espace qui, dans l'histoire des sciences, s'appelle infra-lunaire, par opposition à supra-lunaire, qui est une espèce de petite limite, un espace que l'on n'avait pas avant.

AL - Vous avez dit dans votre conférence que nous devons faire sortir les objets de leur clandestinité et les documenter. Comment faire? Par des cartographies de controverses? Par la documentation des traces? Ces descriptions et documentations sont la possibilité de faire ce que vous appelez le "parlement des choses"?

BL - Oui. Ce sont des notions un peu bricolées, ce sont des bricolages, des “gambiarras”. “Parlement des choses” c’est typiquement un mélange. Je voudrais utiliser une vieille terminologie à laquelle on est habitué en politique, et puis, rajouter “les choses”, les choses comprises comme des affaires, comme les “matters of concern”, les disputes. Ce qui est d’ailleurs le sens ancien du mot “chose”, dispute, ce qui vous attire, parce qu’on n’est pas d’accord. Donc, ce n’est pas idiot de parler de parlement des choses si l’on entend “chose” au sens de “affaire”, aussi bien que de “controverse”, et donc, documenter. Pour moi, l’analyse des controverses c’est une espèce de...

AL - Les faire sortir de la clandestinité, les documenter...

BL - Oui, mais ça ne va pas les rendre plus transparentes. C’est simplement qu’on va les rendre officielles. Par exemple, si cet hôtel mal construit, que je continue à trouver un scandale, s’il avait été public, s’il avait mené une vie publique, cela ne veut pas dire qu’on aurait fait un bon bâtiment... Le fait de parler des choses comme des matters of concern, ne résout aucune question ...C’est simplement que ça donne un vocabulaire pour les faire sortir de la clandestinité (ce qui a été le sujet de votre colloque), et leur donner une documentation. C’est exactement dire qu’elles sont relativement traçables et construire des habitudes, comme ce que vous avez fait avec les cartographies de controverses qu’on a regardées avant⁵: la chronologie, la multiplicité des acteurs, le fait qu’il y a plusieurs voies, etc. Cela donne des habitudes différentes d’efficacité, de rentabilité, d’objectivité, les trois critères avec lesquels on les juge et surtout avec lesquels on dit: “Tout cela est indiscutable! Maintenant vous, les politiques, les esthètes, les sociologues vous discutez, mais à partir des zones centrales, on ne discute pas”. Donc, forcément, si on est dans cette situation, on renvoie les objets, l’objectivité, à la clandestinité.

AL - À lire vos livres et articles, certains affirment la différence entre les intermédiaires et les médiateurs. Les premiers sont ceux qui font du transport mais ne modifient pas les autres. Les derniers sont des agents, des actants qui modifient et changent eux-mêmes et les autres dans le cours des associations. Mais dans d’autres livres, vous semblez dire qu’au fond il n’y a aucune possibilité de transporter sans transformer,

5 Latour fait référence aux cartographies de controverses que j’ai développées (et que l’on avait regardées ensemble avant l’entretien) avec mes étudiants de Licence de la Faculté de Communication de l’Université Fédérale de Bahia. Pour en savoir plus voir <http://cartografiadecontroversias.wordpress.com>

donc l'intermédiaire est également un médiateur. Est-ce qu'il y a la possibilité de faire du transport sans transformation ?

BL - Non.

AL - Donc un intermédiaire c'est toujours un médiateur ?

BL - De nouveau, ce sont des concepts un peu bricolés. Dans cette tablette qui vous sert de magnétophone, sauf qu'elle est cassée⁶, donc une petite partie d'une médiation apparaît...

AL - Oui et j'avais fait du bricolage, une "gambiarra" en mettant du scotch pour coller l'écran...

BL - Il y a autant de parties dans ce truc qu'il y avait...vous savez, dans le programme Apollo. Les ordinateurs du programme Apollo étaient moins puissants que cette tablette..... Là il y a des dizaines de milliers, peut-être des millions d'éléments qui sont alignés et que nous considérons, avec raison, comme de simples intermédiaires pour notre conversation. C'est le marteau cassé, le fameux exemple d'Heidegger. Donc, la différence "médiateurs - intermédiaires" n'est pas une différence conceptuelle, parce qu'évidemment il n'y a que des médiateurs. Chaque élément qui est maintenant aligné a fait l'objet d'une invention, d'un brevet, d'une description, d'usine, etc. Il a fallu, pour obtenir les effets d'alignement, payer, par ailleurs, les effets d'organisation, de géopolitique avec les industries chinoises, comme on a vu récemment dans l'usine d'Apple en Chine avec ses 30.000 ouvrières soumises à un contrôle disciplinaire extrêmement important. Donc, c'est toujours un rapport, comme le disait Graham Harman de façon assez intéressante⁷, de forme. Localement nous avons des alignements d'intermédiaires pour lesquels, en gros, c'est vraiment une boîte-noire. Mais pour obtenir ces effets intermédiaires, il faut qu'ailleurs une énorme quantité de médiation ait été déployée et maintenue. Je dis souvent aux étudiants que j'ai une machine Miele, une machine à laver dont pour comprendre la fiabilité il faut toute l'Allemagne derrière, toute la culture allemande d'ingénieurs derrière. Elle, pour moi, c'est un intermédiaire. Mais si je regarde maintenant en acteur-réseaux l'ensemble de ce qui lui permet, à elle, la machine, d'être intermédiaire, c'est toutes les médiations néces-

6 Latour pointe vers mon iPad (que j'utilise pour enregistrer l'entretien) et fait référence à son écran cassé.

7 Latour fait référence à la conférence de Graham Harman au Colloque International "La Vie Secrète des Objets" - <http://avidasecretadosobjetos.wordpress.com>

saires à l'entretien de l'existence de la culture ingénieur allemande. Donc, ce sont des concepts toujours localisés. Cela dépend de l'endroit où on est situé en quelque sorte.

AL - La TAR (Théorie de l'Acteur-Réseau) semble être une théorie du présent, du point d'ébullition, de la mobilité, du moment où les choses se produisent. Comment cette théorie traite le passé, et particulièrement l'avenir, si pour vous il n'y a pas de puissance ou d'essence cachées dans les choses? Comment peut-on parler de l'avenir ?

BL - TAR je ne connaissais pas... cela sonne comme une « tare » ! C'est compliqué. Il n'y a pas de distinction entre faire une analyse acteur-réseaux sur des éléments historiques ou sur des éléments du présent. Moi-même j'ai travaillé sur Pasteur. C'est exactement la même chose. Par contre, il y a deux questions dans ta question. Il y a celle sur la méthode. Je dirais, au contraire, qu'acteur-réseaux c'est une méthode historique, d'attention au médiateur, tout à fait classique, complètement compatible avec les habitudes de l'histoire.

AL - Oui, trouver les traces c'est refaire de l'histoire...

BL - Oui. C'est plutôt appliquer des méthodes historiques à des questions très amples. C'est pour cela que les historiens se sentent tout à fait à l'aise. C'est très largement venu de l'histoire des sciences. C'est un mélange, l'acteur-réseaux, entre l'histoire des sciences, l'ethnométhodologie et la sémiotique. Alors là, c'est une gambiarra de première! C'est un truc complètement brésilien l'acteur-réseaux! Par contre, l'autre question, c'est une question de philosophie, sur la question de la puissance. Je viens un peu de changer d'avis par rapport à l'"Irréduction"⁸. Dans le cas de la critique de la notion de puissance, c'était pour se débarrasser de l'opposition "force et raison", qui paralysait et qui paralyse toujours et encore plus la discussion. On n'arrive jamais à savoir quelle était la force de la raison, disons. Donc, c'était quand même un instrument de polémique, de critique de la notion de puissance et qui avait un effet délétère, parce que, quand on utilise la puissance on peut toujours s'en tirer, en quelque sorte, en rajoutant de la force à la force. Donc l'"Irréduction" a été un point très dur, disons, très critique pour réobtenir le monde des réseaux. Dès qu'on réutilise force et raison, les réseaux ne sont plus visibles. Donc, le monde même des réseaux est invisible sans cette opération-là. Mais, c'est là où j'ai changé, dans l'analyse des modes d'existence, le mode en réseaux est un mode d'analyse qui ne peut pas suffire. L'acteur-réseaux est

8 Latour, B., [Les Microbes: guerre et paix, suivi de Irréductions](#), Paris, Métailié, 1984.

idéal pour déployer les associations, mais il y a un énorme défaut - en particulier, le défaut de ne pas saisir la variété des connexions. Donc, je ne maintiendrai pas ce point sur la notion de puissance. L'acteur-réseaux, maintenant, dans mon nouvel argument, est un des modes, une des façons de faire du terrain. Mais il rate une chose qui est quand même très importante, que ce soit sur le droit, sur le terrain religieux, etc. : les gens qui sont dans ces pratiques font bien des distinctions entre la science, la religion, le droit, etc. ! L'analyse en terme de réseaux n'est pas capable de les capter. Donc c'est très bien comme outil de déploiement des associations, mais c'est insuffisant pour caractériser les modes d'existence.

AL - La TAR met les humains et les non-humains dans une position d'égalité. C'est votre "ontologie plane". Mais puisque les humains posent des questions sur eux-mêmes et sur les non-humains, cela semblerait être une division... pas tout à fait productive. Vous avez montré cela dans votre chapitre du livre "Shaping Technology"⁹: le problème avec les termes, la grammaire, etc. Comment pensez-vous cette question aujourd'hui? Est-ce mieux de parler de "mode d'existence des choses" comme vous venez de le proposer dans votre recherche actuelle : "Inquiry into the mode of existence"¹⁰ ?

BL - Non. Là je suis encore plus radical que je ne l'étais avant sur les humains et les non-humains. Parce que, au contraire, tous les travaux qui ont été faits, aussi bien en anthropologie qu'ailleurs, montrent que la distinction entre les humains qui parleraient et les choses qui ne parleraient pas, ne correspond ni à la façon dont chantent les chanteurs, ni à la façon dont les marionnettistes vivent avec leurs marionnettes, ni à la façon dont nous avons une responsabilité écologique, cela ne permet pas de comprendre les êtres du Candomblé, etc. Là, il faut être, au contraire, très ferme. L'idée que ce sont toujours des humains qui parlent et qui ont l'initiative, alors que toutes les expériences montrent le contraire: nous sommes saisis par des émotions, par des envies de transformer, par des êtres qui nous habitent... Donc, sur cette affaire, l'idée initiale de l'acteur-réseau était très bonne... Les humains et les non-humains doivent être associés - oui, je crois au contraire que cette idée-là doit être renforcée. Contrairement à la notion de puissance, qui est une notion que je reconnais discutable, là il faut être, au contraire, beaucoup plus radical pour pouvoir peupler les interactions de tous les êtres qui font agir, font faire, qui font parler...

9 Bijker, W. E., Law, J., Shaping Technology/Building Society. Studies in Sociotechnical Change. Cambridge, MIT Press, 1994 (2nd edition, 1997).

10 Latour, B., Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes., Paris, La Découverte, 2012

AL - Pour affirmer l'ontologie plane?

BL - Oui, mais même beaucoup plus. L'articulation est dans le monde. C'est le monde qui est articulé, ce ne sont pas des humains qui sont articulés. Il suffit de voir les gamins. En regardant mon petit-fils, Ulysse on a refait l'expérience que vous avez faite avec vos enfants. Dès qu'il y a des enfants, ils parlent, très longtemps avant de parler..., et l'on peut faire cela ça pour les escargots, pour les tiques comme le fait Deleuze... La difficulté ne commence que pour les pierres. Mais même là, Whitehead montre bien qu'elles aussi sont articulées. La linguistique nous a trainés dans un piège, en limitant le langage à ce que les linguistes sont capables de capter avec un magnétophone. Mais cela c'est une minuscule partie de ce qu'on peut appeler l'articulation. Et, l'articulation, c'est le monde qui est articulé. Donc, au contraire, il faut être beaucoup plus ferme sur le non-privilege de l'articulation aux humains.

AL - Le mode d'existence, c'est un classique de Gilbert Simondon. Quelles sont les proximités et les distances que vous prenez avec Simondon?

BL - Les mots : "mode d'existence". Mais en-dehors des mots, il n'y a pas beaucoup de liens. Si, il y a un lien avec la généalogie qu'il fait du mode d'existence, que c'est encore une idée de genèse, à partir de la magie... C'est très intéressant! D'ailleurs, c'est sa propre obsession à la fois phénoménologique et anti-phénoménologique. Donc je reprends en fait, les mots "mode d'existence" et évidemment la technique - qui m'intéresse beaucoup - mais la filiation n'est pas directe. Par contre, elle est très importante avec Etienne Souriau, un auteur complètement inconnu que nous avons ressuscité et qui a écrit un peu avant Simondon un livre qui s'appelle "Les différents modes d'existence"¹¹, et qui est le seul livre vraiment directement connecté avec mon projet. Mais Simondon est important parce qu'il est l'un des seuls à développer une philosophie de la technique sérieuse. C'est quand même inouï, quand on voit le caractère absolument commun des techniques, l'extraordinaire faiblesse de la philosophie des techniques. On est toujours amené à Heidegger et son marteau... Quand on pense à l'importance des techniques !

AL - Dans vos articles et conférences récentes, vous montrez bien l'importance des données numériques comme moyen de visualiser les associations. Les nouvelles tech-

11 Voir Latour, B. Sur un livre d'Etienne Souriau : "Les Différents modes d'existence", <http://www.bruno-latour.fr/sites/default/files/98-SOURIAU-FR.pdf> et Souriau, Etienne. Les différents modes d'existence. (PUF, Paris (2009, 1943).

nologies numériques seraient d'importants outils pour la formation d'une connaissance sur les acteurs et sur les formes actuelles de l'association. Si cela est vrai, croyez-vous que les TIC puissent nous aider à améliorer les conditions d'existence, et donc être une alliée de Gaia? Les nouvelles technologies, les formes de visualisation que l'on n'avait pas avant avec les statistiques...

BL - Oui, tout ce qui visualise des connexions, tout ce qui rend visible les connexions, y compris celles entre notre action et les autres, l'existence même de sciences, de pouvoir modifier le point de vue et permettre le changement de point de vue. C'est le "perspectivisme", pour utiliser l'expression de Viveiros de Castro¹², "pratique", dont les sciences sont quand même les meilleurs exemples. Sur le numérique, je ne suis pas du tout comme vous, spécialiste. Je m'intéresse à la méthode numérique pour une raison unique, et c'est pour ça que j'ai créé le médialab de Science-Po¹³: suivre l'intuition de Tarde. Il avait une idée de microanalyse des relations indépendantes, donc infra-individuelles (non pas individuelles, mais infra-individuelles), des flux d'innovations et d'imitations infra-individuelles pour lesquelles il n'avait évidemment pas du tout la statistique, même s'il connaissait bien le sujet (il dirigeait un institut de statistique) qui a été ridiculisée après par Durkheim et les autres) - et qui maintenant redeviennent, pour un certain nombre d'exemples typiques, calculables. C'est ça qui m'intéresse. Je ne crois pas que le numérique soit une révolution, mais ça je laisse aux gens qui connaissent beaucoup mieux que moi. Par contre, en terme de théorie sociale, le fait de pouvoir enfin, venger, vindicate, l'hypothèse de Tarde sur le cas réel, m'intéresse beaucoup. Donc, au médialab, on commence à produire quelques articles importants, à mon avis, là-dessus. C'est comme ça que j'utilise le numérique, en dehors de tous les autres aspects qui m'intéressent aussi: "Qu'est-ce que c'est un livre numérique?" etc. Vous m'avez parlé d'une école au Brésil qui donne aux élèves des uniformes avec un petit capteur RFID qui fait qu'on sait s'ils sont à l'école ou pas, et le système envoie directement un tweeter, un message, à leurs parents en disant "Eric n'est pas arrivé, il est sorti avant, il a séché la classe"...Il faut arriver à faire la distinction entre les éléments que beaucoup de gens étudient, qui sont les éléments de domination absolument classiques, surveillance society, et l'intérêt quand même que ça représente de pouvoir

12 Voir Viveiros de Castro, E., *Perspectivisme et multinaturalisme dans l'Amérique indigène*, Document de travail ERRAPHIS, disponible à http://www.europphilosophie.eu/recherche/IMG/pdf/Traduction_Perspectivisme_et_multinaturalisme.pdf

13 Sur le médialab Science-Po, voir <http://www.medialab.sciences-po.fr/index.php?page=accueil>

suivre. Moi j'en ai une qui m'intéresse toujours beaucoup, c'est la diffusion, presque dans les hôtels du monde entier, du fait que dans les WC la femme de ménage plie le papier hygiénique en triangle. Ça n'existait pas quand on était jeunes, mais ça s'est répandu... et je sais maintenant d'où ça vient et comment ça s'est répandu par le truchement d'un cabinet de conseil du groupe Accor pour décider si oui ou non le ménage est fait. Alors, ce genre de fait d'épidémiologie, disons, micro-individuel, c'était des choses impossibles à étudier avant. Or maintenant, l'avantage du numérique pour moi c'est que sur des tas de sujet des éléments prennent de grande importance. C'est quand même intéressant: ils sont maintenant saisissables et calculables. Le gros avantage, à mon avis, presque l'avantage principal, c'est que ça fournit des données. Les sociologues, les gens des sciences sociales, ont des données qui, pour les gens des sciences exactes, sont lisibles. Et du coup ça change complètement la conversation. Quand vous allez voir un géographe, un géologue, etc., avec des données (comme celles qu'on commence à obtenir au médialab), même s'ils ont les préjugés les plus absurdes sur le social et sur la sociologie, ils comprennent quelque chose. Visuellement, il y a une compatibilité, esthétique presque, entre leurs données et les nôtres. C'est très important, parce que les données entrent de plus en plus dans le "Big Data". Et c'est là où on peut rejoindre ta question sur Gaia. Ce ne sont pas que des petites controverses d'architecture, mais aussi des grandes controverses sur la forêt amazonienne, la place du Brésil dans la géopolitique, etc. Il faut bien des moyens de représentation. Et c'est là qu'on boucle sur le "parlement des choses". Le but de la cartographie de controverses est de savoir comment équiper, avec quel instrument équiper ceux qui sont dans le parlement virtuel. Ce n'est pas parce qu'il est virtuel qu'il n'existe pas! Les cartographies de controverses montrent que ces parlements virtuels peuvent être assemblés par les blogs, par la presse, par la littérature scientifique, etc. Et c'est là où on peut développer le consortium des controverses. Pour la démocratie c'est extrêmement important.

AL - Nous avons parlé hier de Gaia au Pelourinho, et vous m'avez dit que le Brésil aurait un rôle important dans la phase actuelle de cette controverse sur la vie de la planète. Quelle est votre opinion sur le rôle mondial du Brésil ?

BL - Si ni le Brésil ni l'Inde ne trouvent leur rôle, nous sommes très mal partis! On n'attend rien ni de la Chine, ni de l'Amérique...

AL - Mais pourquoi ça doit venir des BRIC ?

BL - Les BRIC sont très importantes pour ces sujets (je n'y incluse pas vraiment la Russie non)... Le Brésil et l'Inde ont des divinités. C'est quand-même très important. Ces choses ne peuvent venir que des peuples qui ont des divinités, parce que sans elles c'est une re-naturalisation, l'écologie. Et la naturalisation ça ne fait pas avancer d'un pas. On est passé par là, on sait que ça ne marche pas. Ça ne donne pas les ingrédients politiques. On discutait avec Eduardo (Viveiros de Castro) sur la question de l'énergétique. Il y a aujourd'hui la tentation de dire que ce n'est pas l'économie, c'est l'énergie qui est le plus important. À mon avis ça ne change rien du tout. C'est une nouvelle naturalisation, par l'énergie qui a le même défaut que la naturalisation par l'économie, mais la re-politisation des éléments ne peut passer que par des divinités, et c'est là où Gaia m'intéresse, par quelque chose qui mobilise des passions, probablement de l'ordre de celles qui ont été mobilisées par les religions. Ce qui ne veut pas dire que c'est un mouvement religieux. Gaia c'est un concept scientifique. Il faut que ça reste un concept scientifique. Gaia est souvent accusée d'être New Age, et à mon avis, oui, peut-être c'est très bien d'être New Age. Il ne faut pas non plus éviter le caractère New Age. Or pour tous ces éléments de mélange complet entre science, New Age, religion, etc., le Brésil est assez bien positionné - en-dehors du fait, en plus, qu'il y a la forêt amazonienne et qu'il est gigantesque ! L'Inde aussi, pour la même raison - non pas pour les réserves naturelles qui n'existent plus en Inde, mais parce qu'ils sont confrontés, eux, à des questions de survie. Donc, ce sont les premiers confrontés aux questions de survie et ils ont le répertoire pour inventer de nouvelles connexions. Ce ne sont pas les Maldives, ce ne sont pas les Américains, car les Américains sont en denial complet, et en plus ils sont relativement protégés apparemment (disent les climatologues) des transformations les plus importantes. Les Européens sont, comme toujours en ce moment, en arrière de la question, même si moralement ils prétendent qu'ils sont très en avance. Je ne dis pas que le Brésil va inventer le culte pour Gaia ! Mais c'est une hypothèse intéressante. Il y a quelque chose d'assez gros, d'assez troublant. Les enjeux sont assez énormes pour qu'il y ait des gens qui refondent la politique autour de ces questions.

AL - Une réforme politique, économique, scientifique considérable.

André Holanda (AH) - Il y a un nouveau problème ici, parce que les images de Gaia se multiplient, parce qu'en Bolivie, vous avez rappelé ça pendant votre conférence, ils

ont "Pacha Mama". Mais, je pense que probablement, "Pacha Mama" n'est pas si facilement traduit par les scientifiques, pour les Américains...

BL - Oui, c'est un concept complètement hybride. Mais c'est intéressant, parce qu'il est juridique. Le moment où il est devenu juridique, c'est un moment intéressant.

AH - Oui, juridique, mais je ne suis pas sûr que les scientifiques soient d'accord avec la définition juridique, ni que cette définition soit communicable. Alors, je pense qu'il y a un danger: le problème de la multiplication du cosmos, de Gaia.

BL - Oui, mais c'est - heureusement peut-être - la caractéristique de toutes les réflexions sur Gaia. Elle n'est pas unifiée, elle n'est pas unifiante. Ce n'est pas une divinité qui unifie. Ce sont des machines à composer et non pas à unifier. Donc, cela ne me paraît pas gênant qu'il y ait une multiplicité. Par exemple, le moment intéressant pour Pacha Mama, c'est quand la Cour Suprême a effectivement condamné une compagnie pour avoir causé préjudice à une rivière... Là, par exemple, personne ne va être d'accord, parce qu'en Droit on n'est jamais d'accord. Mais on a déplacé le point de vue, on est dans le "perspectivisme" et ça devient très intéressant. Le problème de ces entités comme Gaia c'est quand on les considère comme des unificateurs qui vont entraîner l'accord. C'est le problème des écologistes. À chaque fois ils imaginent que du moment où ils font appel à la nature, les gens doivent être d'accord. Mais dès qu'on appelle la nature, pouf! les désaccords augmentent; que se soit la politique brésilienne sur les OGM, l'éthanol dans les voitures... A chaque fois, forcément, des éléments sont à composer. C'est impossible d'être d'accord. C'est l'accord qui est le problème, pas la diversité. La politique ce n'est pas l'accord. La politique c'est le désaccord.

AH - Je suis très intéressé par la théorie des systèmes. Je sais qu'il y a des différences qui ne peuvent pas être mises en accord avec la TAR. Je suis curieux de savoir comment vous pensez ces questions - qui me paraissent aussi être productives - comme la notion d'émergence, de complexité. Parce que, dans la théorie des systèmes complexes, il y a la possibilité que les interactions, au niveau inférieur, puissent conduire à une émergence des complexités. Je suis curieux de savoir comment vous voyez cette question de l'émergence.

BL - C'est une question très difficile, parce que je crois qu'il n'y a pas vraiment de rapport entre la théorie des réseaux et la théorie des systèmes à cause du problème de la systématité des systèmes, si on parle de système au sens des années 1960, de la

cybernétique. En terme d'acteur-réseaux on s'intéresserait à ce qui rend systématique les choses qui ne le sont pas. On ne va pas prendre le système comme un état systématique. On va s'intéresser aux endroits très pratiques qui vont réparer la systématisme toujours perdue des systèmes. Là où un ingénieur, formé à la théorie des systèmes, commence à faire des boucles de rétroaction et essaie de régler la circulation des voitures à Salvador, par exemple, un praticien de l'acteur-réseau va se poser la question de savoir dans quel bureau, et avec quelle méthode et avec quelle théorie, le malheureux responsable de la voirie et des routes à Salvador organise le désordre permanent. Ça renvoie l'analyse dans une direction assez différente, même si la théorie des systèmes est très intéressante comme théorie pratique, avec des effets pratiques. Il y a un admirable livre sur Allende¹⁴ qui a été écrit par un des mes amis (nous l'avons mis dans "Make Things Public", d'ailleurs). Le président Allende était complètement fasciné par la théorie des systèmes. Il avait construit une salle de contrôle de l'ensemble de l'économie chilienne qui a été analysée récemment par un livre remarquable d'un historien des techniques. Ça c'est typiquement acteur-réseau. Lui, il est dans la théorie des systèmes (c'est d'ailleurs cette époque qui produit Varela, Maturana). C'est très productif. En biologie ça a donné de très intéressants résultats. Mais c'est différent de la question de l'émergence. On est en train de travailler un peu là-dessus avec le médialab justement pour essayer de montrer que la notion d'émergence, en fait, c'est un artéfact de la croyance de la sociologie ordinaire sur le fait qu'il y a des interactions individuelles. Donc, quand on a les interactions individuelles, et quand on les laisse interagir, on obtient un niveau supérieur qui n'était pas prévu. Les spécialistes des fourmis considèrent que la forme du nid des fourmis est une émergence à partir d'un programme qu'ils imaginent être celle des fourmis - qui change effectivement (les fourmis sont capables de faire quatre ou cinq trucs, et produisent un élément d'une extraordinaire complexité). Donc, ils disent qu'il est émergent. Mais ça c'est une question très technique - très intéressant, mais très technique ! Je pense qu'on peut se passer tout à fait de la notion d'émergence en introduisant la notion de monade. On a fait un article qui est sur mon site, si ça vous intéresse¹⁵. C'est une critique de la notion d'émergence.

14 MEDINA, E.. *Cybernetic Revolutionaries. Technology and Politics in Allende Chile*, Cambridge, Mass, MIT Press, 2012.

15 Latour, B. [The Whole is Always Smaller Than Its Parts' A Digital Test of Gabriel Tarde's Monads](http://www.bruno-latour.fr/sites/default/files/123-WHOLE-PART-FINAL.pdf), En cours de publication au British Journal of Sociology., 2012. <http://www.bruno-latour.fr/sites/default/files/123-WHOLE-PART-FINAL.pdf>

La notion d'émergence est toujours fondée sur l'idée que le premier niveau est celui de l'interaction simple. Pour moi, c'est un peu vrai pour les fourmis, mais ce n'est pas du tout vrai pour les humains. Pour les interactions simples, en-dehors de quelques cas extrêmement rares (ce sont les queues et les embouteillages), on arrive effectivement à faire des humains à peu près aussi simples que des fourmis. Et même-là, c'est évidemment très discutable. Les interactions ne sont jamais simples. Donc, c'est ce qu'on appelle émergence c'est une certaine façon d'interpréter une réduction préalable des interactions. On essaie, avec la notion de monade (qui est une notion de Tarde et c'est pour ça qu'on s'y intéresse beaucoup), d'avoir un outil qui permette, d'après nous (c'est un point très technique de théorie sociale: une monade, une superposition de monades) de se passer de la notion d'émergence. C'est, d'ailleurs, par son rapport avec la notion d'émergence en biologie. On travaille avec des biologistes parce que, évidemment, le problème de l'émergence est un grand thème de la biologie: "Comment, à partir des cellules, on obtient des effets qui ne sont pas prévus?" Mais cette question, c'est une question sociologique. On l'a importée en biologie. Le problème est qu'il y a des cellules séparées qui ensuite entrent en interaction et qui font des éléments supérieurs. Le problème est, comme tout le monde le sait, que chaque cellule a toutes les cellules, et c'est de même pour les monades. Donc, on prétend qu'on peut sortir de cette notion d'émergence par la notion de monade. Le principe "monadologique" serait une alternative à la notion d'émergence. Cela dit, on peut très bien utiliser l'émergence, mais cela a des tas d'inconvénients en sociologie. On essaye d'éviter.

AL - La dernière question c'est sur Salvador de Bahia. Nous avons vu hier l'état de dégradation de la ville, mais aussi la puissance culturelle et sociale de Salvador. On était hier à la messe du Rosário dos Pretos, la musique, etc. Mais vous disiez tout le temps : "C'est une ville étrange". Quelle est votre impression sur la ville et quelle est exactement cette étrangeté ?

BL - Malheureusement ma sociologie est totalement incapable de saisir... il se passe tant de choses dans une ville comme ça. Je ne pourrais dire que des bêtises... Je n'ai pas d'outils. J'ai des outils, des concepts pour un petit nombre de choses, mais pas pour comprendre Salvador de Bahia.

AL - Mais quand vous dites : "C'est une ville étrange"...

BL - C'est une référence au décalage entre la puissance de l'argent qui est déversé et l'image de culture à laquelle Bahia prétend. Voyez, la réputation de Salvador de Bahia dans le monde est incroyablement culturelle, elle n'est pas fondée sur une industrie. Et le désintérêt - apparent en tout cas - de ceux qui construisent des bâtiments (ce bâtiment où nous sommes, qui m'a perturbé par sa position absurde perché sur une côte sans compréhension aucune de ce que c'est qu'un lieu)... Le problème est de position: "Où est-ce qu'on met les bâtiments... la forme des bâtiments?...". Mais ça, c'est de la banalité. L'urbanisme, c'est la grande question politique et elle n'est pas politisée. C'est là où on voit qu'est-ce que c'est que d'avoir une cosmologie sans cosmos, on n'a pas les ressources... Si "cosmos" veut dire classé, rangé, arrangé, composé, on voit qu'on a le mélange, mais on ne sait pas comment... Si on avait la moindre idée d'un cosmos, on ne construirait pas une chose comme ça¹⁶. Donc, cela est vrai dans beaucoup de villes, mais il y a une contradiction dans une ville qui envoie une énergie de culture.

AL - Et par rapport aux autres villes du Brésil que vous connaissez comme Rio de Janeiro. C'est la même étrangeté ?

BL - Je ne sais pas si je peux dire des choses intéressantes. Rio m'a beaucoup frappé. On peut y faire n'importe quoi mais vous ne pouvez pas toucher aux montagnes. Il y a quelque chose d'extraordinaire, là, car même si vous êtes un salaud vous ne pouvez pas saloper la nature comme vous voulez. Vous ne pouvez pas construire sur le Pain de Sucre à pic. Et du coup, il y a une espèce de puissance du lieu qui protège un peu, qui donne de la stupéfaction permanente, avec ces étranges mélanges entre forêt et favela, envahissant les deux d'ailleurs. Mais ce sont des banalités de touriste. Pour que je cesse de dire des banalités là dessus, il faut me réinviter !

16 Latour fait référence à la position du bâtiment de L'hôtel Pestana à Salvador (pour voir l'image - <http://www.baixaki.com.br/papel-de-parede/29715-hotel-pestana-bahia.htm>)